

## TRADUIRE CE NOM<sup>1</sup>

Anne Joos de ter Beerst

Dans la leçon X du séminaire *Les non-dupes errent*, Lacan nous dit qu'il voudrait nous montrer comment se monnaie ce *nom*, le *nom* du père.

« Se monnaie », nous pouvons déjà y entendre la question du prix, du prix à payer, mais aussi la question de l'échange, échange introduit par ce terme de monnayer, terme qui renvoie à comment y entrer dans cette économie de l'échange dont Lacan nous parle déjà dans le séminaire V *Les formations de l'inconscient*, quand il aborde la question de la femme et de la signifiante du phallus. À ce moment de son enseignement Lacan précise que le phallus est à concevoir comme le « signifiant de la distance de la demande du sujet à son désir », et l'entrée dans le cycle signifiant permet pour une femme d'entrer « dans une dialectique déterminée de l'échange » (leçon du 12 mars 1958).

Je reprends le texte du séminaire *Les non-dupes errent* : « Pour porter ce *nom*, il ne suffit pas que la mère parle, mais il faut qu'elle le dise ce *non* ».

Il fait référence à tout ce qu'il a souligné dans les leçons qui précèdent à propos du dire, « du dire comme événement ».

Nous ne sommes pas sans savoir, et Lacan le souligne d'une façon tout à fait explicite, que pour un enfant c'est tout autre chose de s'entendre dire *non*, que de devoir deviner dans les énervements, les excès ou les cris de la mère que quelque chose ne va pas.

---

1. Exposé fait aux journées d'été sur « Les non-dupes errent » en août 2011.

La clinique avec les enfants, et pas seulement les enfants, et très éclairante à ce propos, et ce que nous pouvons penser c'est que dans le premier cas, il est fait offre d'un signifiant adressé à l'enfant, tandis que dans le second cas il s'agit d'un signe, qui ne dit rien, qui montre un énervement et qu'il faut décoder, deviner et comme on sait dans le jeu des devinettes souvent on se trompe, ou on est trompé.

Le « Dire Non », s'il est un signifiant, il n'y aura pas à le comprendre, par contre il introduit l'enfant à ce qui mène la mère (ou le père) et qui est donc de l'ordre de la structure du signifiant, et que donc ce qui le mène cet enfant est aussi de l'ordre du signifiant. (Introduire est ici à entendre au sens d'introduction, de ce qui fait entrer dans...)

Je reprends le texte du séminaire *Les non-dupes errent*. Car il y a un passage qui m'a arrêté puis interpellé par sa condensation et le changement de registre qu'il opère.

« La mère par laquelle la parole se transmet, la mère, il faut bien le dire, en est réduite, ce *Nom*, à le traduire par un *Non*, justement, le non que dit le père. Ce qui nous introduit au fondement de la négation. »

Ma question est alors la suivante : comment penser cette *traduction*, dès lors que le Nom-du-Père est un signifiant intraduisible, un signifiant qui transmet le refoulement et la castration ?

Quand la mère traduit le Nom par un Non, une lettre change, un changement de lettre opère, c'est le non que dit le père et qui monnaie par sa voix, la voix de la mère, la voix de l'Autre qu'elle incarne, un certain nombre d'interdictions. Elle acte par ce dire l'interdit auquel elle est elle-même soumise et se soumet, le « tu ne réintégreras pas ton produit » que Lacan évoque déjà dans ce même séminaire V, *Les Formations de l'Inconscient*. En 1958 il ajoute que l'interdit paternel est présent sous une forme médiée dans le discours de la mère, « c'est un ne-pas qui se transmet au niveau où l'enfant reçoit le message attendu de la mère ». (p. 228, séminaire Ali)

Ce « Dire Non » est donc la rencontre avec ce que Lacan appelle l'articulation signifiante. Si le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant, ici il représente cette femme pour un autre, il articule la relation de cette femme à ce qui l'unit au père de son enfant, à son homme.

Traduire c'est alors nouer dans un dire.

C'est à partir de là, me semble-t-il qu'on peut penser aussi la *réduction* dont parle Lacan.

« Elle en est réduite à », peut s'entendre comme le fait qu'à cet endroit-là la question de sa propre subjectivité n'apparaît pas.

Si elle *ne* peut supporter cette réduction, ce serait parce qu'elle-même tiendrait le phallus.

Si elle peut y acquiescer au phallus, de sa position pas-toute de femme, elle peut se faire support de cette soustraction, accepter d'être réduite comme mère, à cet endroit-là. C'est ainsi que j'entends le prix à payer, ce qui se monnaie.

Ce n'est pas au nom de sa subjectivité à elle, mais au nom de la relation nouée à cet homme, qu'elle laisse la place là à ce nom, qu'elle peut supporter d'être réduite, « acquiescer à cette perte de ce qui se supporterait de la dimension de l'amour » (Lacan).

Il ne s'agit pas ici de porter l'enfant mais bien de *porter le nom à l'enfant* en y indiquant du même coup la marque d'où elle a pu être nommée « femme » pour cet homme.

Quand une mère s'énerve et dit à son enfant : « Mais dans quelle langue faut-il que je te le dise pour que tu entendes ? », nous pourrions lui répondre (*ce que nous ne faisons pas mais que peut-être le dit-enfant tentera de lui faire saisir à sa manière*) qu'il s'agit de le lui dire dans une langue où la question de son désir à elle, de femme, est crocheté, articulé au père réel, une langue où est audible pour l'enfant comment elle a tressé ses affaires à elle, ses affaires à son père à elle et à son homme pour qui elle est une femme. Pour le dire encore autrement, dans une langue où « l'incarnation de la Loi dans le désir »<sup>2</sup> est audible.

Dans quelle langue ? Nous pourrions encore penser : dans une langue qui serait borroméenne-ment tissée, tressée. Je ne sais pas s'il est très juste de parler de langue borroméenne mais on peut y entendre que ce serait une langue dans laquelle les trois dit-mensions sont nouées.

Le réel c'est ce qui fait le trois, c'est ce qui rend possible le deux.

On pourra dès lors entendre que cela n'aura pas le même effet :

- de dire non au nom du père ;
- ou de dire non, au nom du père.

La première phrase formalise un non adressé à la fonction Nom du père, un non qui la refuse, voire la récuse comme instance symbolique. (*datif*)

La seconde inscrit, par la négation qu'elle suppose, la soustraction de jouissance qui concerne tant l'enfant que la mère, et ce en prenant appui sur l'instance symbolique (*forme adverbiale*).

---

2. Selon la formule utilisée par Lacan dans la *Note sur l'enfant* adressée à Jenny Aubry.

N'est-ce pas à cela que nous avons affaire quand le dire non ne s'appuie pas sur le Nom du Père, n'est pas nouage des trois registres, mais agit comme un dire duel qui ressortit de la seule position de la mère à l'enfant, qui semble dès lors être du registre du caprice et qui suscite alors cette haine et cette violence que nous retrouvons même chez de très jeunes enfants qui vont jusqu'à frapper ou mordre leur mère, sans réaction face à un tel débordement incompréhensible pour elles. Je ne reprendrai pas ici cette situation que j'avais exposée en mars dernier aux journées consacrées à la psychanalyse et le travail social, concernant cette jeune femme qui se faisait mordre par son enfant de deux ans.

Dernière remarque. C'est juste à la suite du passage évoqué plus haut que Lacan souligne ce moment de substitution du Nom-du-Père par le « nommer à ». Dans le « nommer à » il n'y a pas de place pour la négativité, c'est dans la positivité du projet que l'enfant sera assigné à telle ou telle place.

Positivité du projet. Projet de parentalité déjà ratifié par nos lois belges (auteur du projet parental, un auteur de projet suffit).

Je formulerai ma seconde question de la façon suivante : dans cette positivité du projet d'un auteur, l'enfant n'est-il pas en place de recevoir toutes les projections parentales qu'il sera appelé à réaliser sans un Dire Non qui viendrait limiter cette réalisation du projet, qui viendrait dire l'impossible de la réalisation telle quelle de ce projet, que le projet des parents c'est une chose et que celle de l'enfant de tenter de mener à bien sa vie désirante en est une autre ?

Si nous tentons de travailler les implications du « nommer à » en lien avec le nouage borroméen ne pouvons-nous pas penser que dans cette positivité du projet l'enfant est en place de ce qui fait tenir l'auteur du projet, tenir lieu de nouage particulier pour l'auteur à moins qu'il ne soit au centre de ce nœud, un objet *a* bien serré. Quel travail alors pour lui d'en sortir ?

Il me semble que nous avons à penser ces questions puisque c'est à cela que les enfants dans nos cliniques ont affaire. L'adulte à qui l'enfant est adressé, qui soutient l'adresse de l'enfant n'est-il pas en position, non de rappeler le tiers mais bien de tiers concret (qui lui aussi est soumis à cette soustraction de jouissance) pour faire ce travail de rappeler qu'il y a du réel et d'ainsi introduire l'enfant à la négation ?